

voisin. Moi j'ai fait d'abord de distance en distance, dans mes champs, des tas de pierres, différents suivant la grosseur des pierres; les grosses avec les grosses, les moyennes avec les moyennes, les petites avec les petites. Les grosses et quelques moyennes, je les ai ensuite portées au bord des champs où elles ont servi, comme vous le voyez, à faire ces clôtures de deux, trois et quatre assises qui mettent nos récoltes à l'abri de tout dommage. Quelques autres moyennes ont été mises sur le chemin dans les trous et dans les plus profondes ornières; puis les petites là-dessus étendues avec précaution, et recouvertes encore d'une couche de pierraille mêlée de terre, ramassée au râteau. Après avoir bien hombé le chemin par l'empierrement, de façon que l'eau pût avoir son écoulement à droite et à gauche, je n'ai eu qu'à creuser un petit fossé des deux côtés, un petit fossé pas plus profond que la longueur de ma main; et en rejetant encore sur le milieu des quelques pelletées de terre extraites du fossé, nous avons eu de suite un excellent chemin où le bétail marchait à son aise comme sur la grand'route. Dans notre pays, on ne tient pas beaucoup à avoir un bon chemin plutôt qu'un mauvais. Moi, j'y tiens énormément et je vous en ferai peut-être comprendre aussi la raison, sans en dire bien long. En attendant, vous savez simplement que nous avons eu sans beaucoup de peine, sans beaucoup de temps et sans beaucoup de dépenses, puisque tout le monde de la maison s'y occupait pendant l'hiver quand il n'y avait pas autre chose à faire, nous avons eu des champs bien épierrés; de petits murs très suffisants pour garantir les récoltes de l'atteinte des troupeaux, et des chemins praticables où le plus maladroit ne versera jamais; où les pieds des animaux posent sans se blesser; où les chars et les voitures ne se disloquent pas dans de violents ressauts et de rudes secousses; où enfin un enfant peut conduire un cheval et des bœufs de prix en toute saison, même par le mauvais temps, même par les fortes gelées, même dans la nuit; et cela en faisant deux voyages de charroi dans le temps qu'il fallait auparavant pour en faire un seul.

“ Nos champs bien nettoyés de la sorte, si nous ne les avons pas tous bêchés d'un bout à l'autre, c'est que l'état des terres permettait en beaucoup d'endroits d'y faire parfaitement, avec la grande charrue attelée de nos deux paires de bœufs, un bon labour de toute profondeur. La grande charrue fouilleuse ou la bêche ont donc passé partout. Tout a été d'une manière ou de l'autre suffisamment défoncé.

“ J'ai pu ramener ainsi, sur cette petite terre légère qui ne portait que du seigle, et du seigle très-maigre par le défaut d'engrais, j'ai pu ramener la terre plus forte ou l'argile qui se trouvait au-dessous.

“ J'ai fait autre chose encore, pour corriger plus sûrement l'une par l'autre, comme cela se pratique très-généralement et très-avantageusement dans d'autre pays. J'ai fait transporter de la terre forte dans les terres sableuses, et du sable dans les champs de terre forte. Je devais changer ainsi la nature du sol, lui donner plus de consistance, là où il en manquait, en mettant ainsi les racines des plantes cultivées à l'abri de l'action des gelées ou de la sécheresse, et rendre d'un autre côté plus maniables les terres grasses, si difficiles à travailler, où la semence a tant de peine à lever, parce qu'on ne parvient à les émotter et à les ameublir comme il faut. Ce que j'ai fait s'appelle amender; et la terre qu'on apporte dans un champ pour en corriger une autre s'appelle amendement. Amender c'était déjà beaucoup; mais je voulais cultiver du froment et toutes les plantes des terres à froment; je me suis donc demandé ce qu'il fallait pour nourrir ces plantes d'une façon qui pût leur convenir. Que faut-il pour nourrir une plante? Il lui faut nécessairement les matières qui entrent dans sa composition; et, si le sol ne contient pas ces matières, il faut, vous le comprenez bien, les apporter au sol.

Un livre m'a appris ce que probablement personne parmi vous n'aura jusqu'à présent entendu dire, à savoir qu'il y a, dans presque toutes les récoltes, mais surtout dans le froment et dans l'avoine, soit dans la paille soit dans la graine, une grande quantité de chaux. Si la chaux manque à la terre, comment la paille et le grain, qui doivent en contenir beaucoup, pourront-ils se former? Comment le froment pourra-t-il prospérer, s'il ne trouve pas à prendre, par ses racines, la nourriture qu'il lui faut? On rencontre dans beaucoup d'endroits une terre plus ou moins blanche et plus ou moins friable, qui contient principalement en mélange de l'argile et de la chaux calcaire. Cette terre s'appelle de la marne; elle remplace souvent la chaux pour amender; et c'est l'amendement le plus usité dans beaucoup de pays.

“ Mais ne voyant pas de marne autour de nous, j'ai obtenu du père Martin que toutes les fois qu'il allait vendre du grain au marché, par une juste restitution à faire aux champs qui avaient produit ce grain, il voulût bien rapporter de la ville quelques mesures de chaux. A la longue, tous nos champs qui en avaient besoin ont donc été plus ou moins chaulés. C'était là, selon moi, un premier grand progrès; mais ce n'était certainement pas tout ce qu'il fallait faire, comme vous en conviendrez tout à l'heure quand j'aurai fini de parler.

VI. LES FUMIERS.

“ Si la paille et le grain contiennent de la chaux, ils contiennent encore bien d'autres choses que je ne vous indiquerai pas, parce que je ne les connais pas toutes, et ensuite parce qu'il est bien moins nécessaire de les connaître en détail, dès que nous savons que presque toutes ces autres substances indispensables à la nourriture des plantes se trouvent plus ou moins abondamment dans le fumier de ferme.

“ La grande affaire, après avoir suffisamment défoncé, suffisamment chaulé et marné, suffisamment fait écouler les eaux par des moyens divers dont je vous parlerai plus tard, la grande affaire c'est donc de bien fumer.

“ A mesure que la quantité de nos pailles augmentait par la bonne culture, à mesure que notre bétail augmentait aussi, grâce à la meilleure tenue des prairies et à l'extension de nos récoltes fourragères, nos fumiers ont promptement doublé et bientôt encore triplé de quantité comme de qualité.

“ Les bons fumiers, sans affront pour personne, tout le monde ne sait pas les faire comme je l'entendrais.

“ Quelle négligence, la plupart du temps, lorsqu'il s'agit de les préparer, de les améliorer, de les augmenter! Si c'est aux fumiers, comme je l'ai entendu dire plus d'une fois, qu'on connaît le cultivateur, quelle triste idée ne se fait-on pas de nous, en voyant dans tous nos villages ces tas de fumiers éparpillés ça et là, dispersés par les poules, lavés par les pluies, desséchés par le vent ou le soleil; et ces malheureuses rigoles par où s'écoule, dans les chemins tout le jus des engrais. Voilà qui fait certainement la honte de nos pays et explique notre misère, comme un râtelier sans fourrage explique la maigreur du bétail, comme un grenier vide annonce la faim.

“ Ne devrait-on pas, quand on le peut, mettre tous ses fumiers à l'abri sous un hangar? Mais ce qui est, du moins, toujours bien simple et bien facile, c'est de creuser un peu l'emplacement de son fumier, et d'entourer cet espèce de bassin d'un rebord de terre destiné à empêcher les eaux de se perdre.

(A continuer.)

Ch. Calemard de Lafayette.

FIRMIN H. PROULX,

Propriétaire-Gérant.